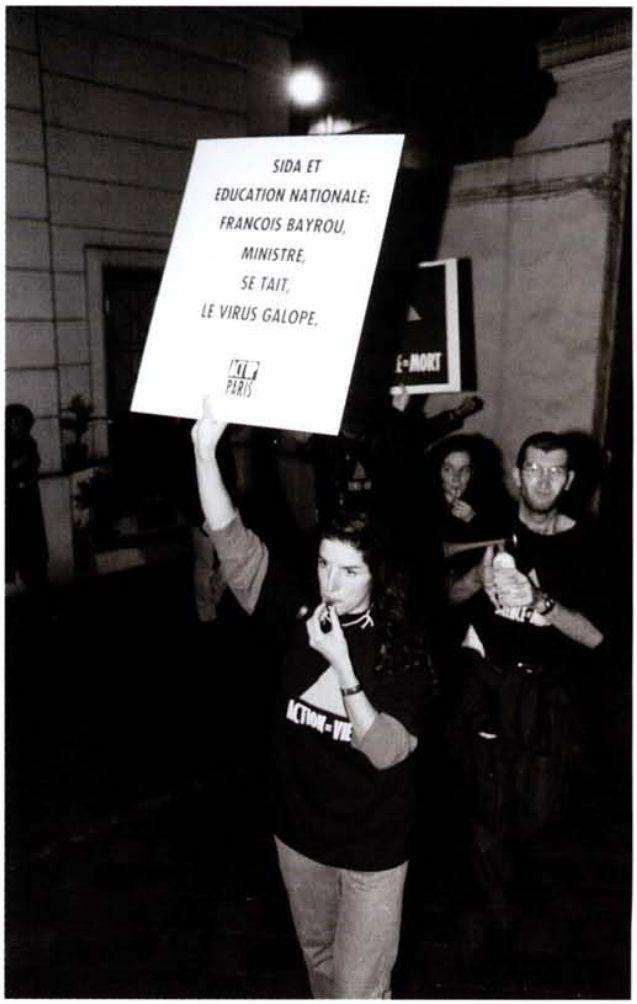
Vivre = Act Up

Difficile pour la rédaction de *Têtu* de faire la chronique du livre de Didier Lestrade, co-fondateur d'Act Up et… de *Têtu*. Nous avons donc demandé à Yannick Barbe, celui de Mélusine et de Radio Nova, de se plonger dans « Act Up, une histoire ».

Je vais bientôt avoir 30 ans. Et le livre de Didier Lestrade arrive à point nommé (il paraît que c'est l'âge des premiers bilans). Au fil des pages, une question m'a taraudé l'esprit : qu'ai-je fait de mon côté pour lutter contre le sida ? Une bonne petite culpabilité bien saine ne peut pas faire de mal. La réponse : certes, pas grand-chose… Quand j'étais à la fac, il y avait un jeune mec qui militait à Act Up. Il dénotait dans le troupeau de moules que nous étions. Je m'en foutais un peu, il faut le dire, de ces histoires de « mobilisation » et de « colère ». Act Up faisait peur : trop radical. Rendez-vous compte : le jeune actupien en question avait fait son coming-out en plein cours d'anglais alors que moi j'en étais encore à mettre des boucles d'oreille pour faire comprendre à ma mère que j'étais pédé ! Lui, ne doutait de rien, moi, je doutais de tout. Finalement, j'avais tout faux : je pensais qu'il fallait être branché et se raser la tête pour entrer à Act Up. Or, dix ans plus tard, *Act Up, une histoire* m'apprend des choses sidérantes. Didier Lestrade – l'un des fondateurs, tout de même – nous confie qu'il est un grand timide, que ses amis l'ont quasiment forcé à créer l'association, qu'il n'avait jamais eu auparavant la fibre militante, que la violence des zaps représentait pour lui une torture. Fuck ! Si je l'avais su il y a dix ans… Son livre est donc une bonne leçon pour tous ceux qui croient qu'il existe des « pros » de l'engagement, qu'il faut nécessairement avoir un père cheminot-CGTiste pour l'ouvrir plus fort que les autres. L'aventure Act Up a révélé à l'un de ses créateurs des pans entiers et insoupçonnés de sa personnalité, et c'est ce *work in progress* qui est terriblement beau et qui fait toute l'humanité de ces 446 pages. À plusieurs reprises, on a l'impression que l'auteur se demande : *« Mais putain qu'est-ce que je fous là ? »* Ce qui fait écho forcément à nos propres questions : *« À quoi ça sert de s'engager ? »* Ce à quoi on a finalement envie de répondre en refermant le livre : *« À faire de sa vie un perpétuel dépassement de soi »*.

Act Up, une histoire est aussi le livre-témoin d'une génération. Mon ex-mari (qui a le même âge que Didier) me racontait qu'à une époque il rayait tous les ans une centaine de noms de son carnet d'adresses. Tous morts. Le sida était tellement présent dans sa vie que parfois il s'était senti coupable, coupable d'être vivant, coupable d'être séronégatif. Lestrade raconte que lui, au contraire, ne pouvait se résigner à effacer les noms et les numéros de téléphone des amis disparus. À chacun son travail de deuil. Or, il y aura toujours un fossé entre moi et mon ex, entre moi et Didier : je n'ai pas connu la terreur, je n'ai pas connu les enterrements (ou si peu). Quand je lis le récit de la mort de Jim, le *boy-friend* de Didier, l'homme de sa vie, je chiale comme une madeleine, et en même temps j'ai honte. Moi, en face, je suis de la génération du ruban rouge qui fait joli mais qui ne sert à rien, de la capote joyeuse et parfumée à la fraise, et des lapins bleus qui s'enculent. Comme le souligne Lestrade, le discours dominant des assos-sida a toujours été axé sur une notion d'espoir un peu béat-bêta, alors qu'Act Up agissait avec un certain pessimisme empreint de colère et d'humour noir. Bref, on a tout fait pour nous épargner l'image de la mort, à coups de campagnes de prévention désexualisées et bébêtes. Ce qui, mine de rien, déresponsabilisés que nous étions, nous préparait déjà sournoisement au *relapse* des années 90. Essayez de vous remémorer une campagne antisida récente (je vous rassure, c'est aussi difficile que de citer un bon film avec Sophie Marceau).



"Moi, je suis de la génération du ruban rouge qui fait joli mais ne sert à rien."